

XYZ. La revue de la nouvelle



Rose, et mêmes

Ariane Fontaine

Mémoire(s)

Numéro 74, été 2003

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3651ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fontaine, A. (2003). Rose, et mêmes. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (74), 66–71.

Rose, et mêmes

Ariane Fontaine

C'est au moment où j'ai lancé mon drap jaune sur le plancher que je me suis rappelé que j'avais rêvé en rose. Rose. Toute la nuit. J'ai été, de façon étrange, inondée et recouverte de cette couleur que je n'aime ni ne déteste. J'ai toujours cru que l'on rêvait en noir et blanc comme dans les vieux films muets sur lesquels je m'endors d'ailleurs.

Des points roses surgissent encore, désordonnés, tandis que mon regard se promène sur les murs immaculés de ma chambre jusqu'à la fenêtre dénuée de rideaux. La couleur rose, chaude, sucrée, fait contraste avec la grisaille du jour, avec le monde, là, tout juste derrière la fenêtre qui claque au vent. La bruine tombe, le brouillard monte, ils ne s'entrechoquent pas, mais s'entremêlent en douce. Ciel et terre sont masqués, voilés sous la densité des fines gouttelettes d'eau. Un lourd silence enveloppe le jour.

□

Je me lève, le rose se dissipe peu à peu, trop lentement. Je dois sortir, libérer ma tête de cette couleur presque assourdissante, de ces restes de la nuit qui s'accrochent avec insistance et m'égratignent comme de la vitre cassée reflétant les débris de mes rêves. Le ventre creux, les cils encore légèrement collés aux extrémités des yeux, juste le temps d'enfiler un manteau et des bottes par-dessus mon pyjama, j'ouvre la porte et descends les escaliers en fer forgé. Je m'agrippe à la rampe, la pluie invente une patinoire molle sous chacun de mes pas incertains.

La rue est vide, vide des effluves d'essence, de la rumeur des personnes aux cheveux blancs assises sur leur chaise de plastique tissée et des cris des enfants dessinant avec leurs craies sur le trottoir. La rue est déserte pour moi. J'entends son paisible ronflement. J'oublie la nuit, sa couleur. Sur le refrain des gouttes de pluie glissant sur mes lunettes et des tourbillons qui se forment

aux abords des égouts, je marche, entreprends de faire le tour du quadrilatère. Tourner en rond, en carré. Je valse au gré du paysage que je connais par cœur, que je vois à peine. Et plus je tourne, évitant les arbres et les lampadaires, plus je tourne en moi, explorant les frontières et les voies de mon corps. Je suis prise d'assaut par cette mouvance et ne ressens plus rien. Mes pieds s'évanouissent. Mes jambes, mes bras.



Alors que je marche sans savoir que je marche, je distingue, à quelques mètres devant, une petite fille qui gambade aussi, observant la même cadence que moi. Le vent fait voler ses cheveux séparés, bien symétriques, en nattes. Elle porte un imperméable trop grand pour elle et cache ses mains à l'intérieur, à l'abri de la pluie. Et elle trotte, manchote, sur le bord du trottoir. Elle pose les pieds tout près du vide, du fossé de la rue, sur la limite dangereuse où une rigole noire, un fleuve meurtrier se tient prêt à recevoir et engloutir l'acrobate. Prudente, elle est déterminée à survivre ou vivre ainsi sur la corde raide.

Puis, mes yeux se détachant de ses frêles enjambées, j'entrevois (avant qu'il n'envahisse mon regard et ne ressurgisse à grands flots de mon rêve) son sac à dos de plastique rose, bien ajusté sur ses épaules. Ce n'est pas jour d'école, mais le sac paraît pourtant rempli et lourd. Vue de profil, la fillette doit ressembler à un dromadaire traînant sa bosse, son monde. La pluie glisse le long du sac étanche et il me semble que des gouttes roses en tombent et s'étalent sur le trottoir. Comme si elle laissait une trace de couleur, de gouache derrière elle, invitant quelqu'un à la suivre. Et c'est ce que je fais. J'observe ses moindres gestes, guette ses légers déséquilibres, croise les doigts pour qu'elle ne perde pas pied et tombe à l'eau. Je la vois, mais elle ne me voit pas. Elle n'entend pas non plus le bruit de mes bottes dans les mares qui ponctuent le pavé. Elle est seule, seule avec son sac rose et la toile de son passage sur le pavé.



Perdue dans la brume, la fillette interrompt soudain sa marche et s'approche d'un carré de pelouse mouillée qui orne la devanture d'une maison. Une boîte de carton est déposée là, près du trottoir. Elle se penche vers l'avant, sur la boîte ouverte et découvrant une montagne de fleurs fanées et coupées. Elle hume ces fleurs décolorées par le temps. En se relevant, un voile d'incertitude et d'ambivalence passe sur son visage rond. Une odeur de vieilles tiges pourries et de carton imbibé doit emplir ses narines avec force. Je vois son sourcil droit se soulever. Sûrement lui a-t-on dit et répété inlassablement que les fleurs sentaient TOUJOURS bon. Elle hésite, comme si une grande vérité ou une rassurante illusion venait de se détacher d'elle, morte. Perplexe devant ce fait de connaître et de grandir.

Elle abandonne tout de même les fleurs et les croyances derrière elle et regagne sa voie, toute tracée, sur la bordure du trottoir. Elle exécute de petites pirouettes dans les airs, de grands sauts de chat et retombe sur ses pattes, de plus en plus près du renforcement de la rue. Elle ne se soucie pas de savoir si quelqu'un la regarde dans son délire, dans son plaisir. Au coin de la rue, elle tourne vers la droite, puis vers la gauche en clopinant sur un seul pied. Son mouvement constitue désormais sa seule vérité.



La talonnant comme si une corde me rattachait à elle, je vois apparaître sous son grand manteau sa petite main rougie — plutôt rosée — par la fraîcheur et l'humidité du jour. Dans sa paume maintenant tournée vers le ciel et arrondie pour former un bol imparfait, elle recueille les gouttes de pluie. Elle a ralenti le rythme de ses pas pour ne pas renverser cette eau presque bénite qui tombe des nuages dans sa main. Après avoir rempli sa paume, elle la dirige minutieusement vers sa bouche et avale l'eau de pluie. Je remarque qu'elle passe ensuite la langue aux commissures de ses lèvres pour récupérer toute goutte salée lais-

sée là. Et elle recommence, encore et encore, assoiffée. Devant mon regard tout aussi insatiable, elle boit le ciel. Elle le vide, l'assèche.



Peu à peu, la pluie tombant comme des aiguilles sur ma tête, je me souviens de cette fillette. Je me reconnais, me rattrape en ses pas, sous ses nattes fragiles. Petite et grande, je sens que je me quitte et me retrouve à la fois. Dès lors avec elle, en son corps. Je l'accompagne, nous nous accompagnons. J'entends les jappements de chiens qu'elle déteste. J'éprouve sa peur. Nous marchons ensemble, *mêmes*, au bord du précipice et portant notre sac rose, du plus beau rose qui soit. Unes, nous sommes seules, allant sur cette route qui nous appartient. Le vent balaye les feuilles, souffle dans notre cou et dessine chacune de nos clavicules mouillées.



Nous nous arrêtons soudain devant une borne-fontaine bien droite, en équilibre, plus robuste que les lutteurs que nous voyons à la télévision le dimanche matin. Nous lui parlons, elle ressemble à ces bonhommes miniatures avec lesquels nous aimons jouer, inventer des scénarios dramatiques dans lesquels un frère frappe sa sœur et une mère chicane ses enfants. Nous avons toujours pensé que ces bornes-fontaines étaient vivantes, galantes au milieu des rues, alors que tous les adultes en voiture les injuriaient, on ne sait pas trop pourquoi. Aujourd'hui, nous la nommons. Elle s'appellera Anémone. Ce nom nous fait ricaner, mais nous gardons notre sérieux pour ne pas l'attrister. Nous lui disons de boire toute la pluie qui tombe, de s'en emplir l'estomac et la vessie afin de sauver notre chat et nos voisins qui habitent la rue. Aussi pour éteindre les arbres et les cabanes des oiseaux. Avant de repartir, de lui faire nos adieux parce que nos épaules commencent à souffrir du poids de notre sac, nous recueillons encore

un peu de pluie dans nos deux paumes tournées vers le haut et la versons sur Anémone, tout juste comme, paraît-il, l'on baptise les enfants à l'église.



La pluie a cessé, nous sommes déçues. Quand il pleut, nous aimons marcher, nous ne nous ennuyons pas, ayant toujours des gouttes à suivre des yeux, à boire ou à écraser. Puisque plus rien ne s'affale sur notre tête, nous décidons, tout en avançant, de sauter le plus haut possible dans les airs pour essayer de crever les nuages qui restent, pour récupérer cette petite gouttelette qui a le vertige et craint la chute. Nous sautons, ressautons, infatigables, et retombons parfois dans de grandes flaques d'eau. Nous rions, nous sommes couvertes de plastique.

Mais brusquement, nous nous immobilisons, les pieds sur une ligne de trottoir, à cet endroit précis où toujours nous revenons. Comme si un écran ou une haute clôture nous empêchait d'aller plus loin, de nous sauver. De façon mécanique, nous nous tournons vers la maison située à l'extrémité de cette ligne dans le ciment sur laquelle nous avons les pieds cloués. La maison basse, d'un rouge délavé, est reculée et à peine visible entre les peupliers et les cèdres qui la protègent des regards curieux. Il n'y a que l'allée de béton, lisse et propre, pour y accéder. Les branches des arbres battent au vent, se dénudent des gouttes d'eau et des feuilles qui les ornaient et nous arrosent, tentent de nous secouer. Nous sommes paralysées, oubliant le plaisir de la marche, oubliant même le nom de notre borne-fontaine. Un dur coup de solitude froide nous frappe. Tout s'effondre.



Je ressens alors un remous, un cyclone dans mon corps. Mon ventre se creuse, on emporte une partie de ma chair. On arrache mes cheveux tressés, étire chacun de mes orteils. Mes bras se déforment. Je réintègre mes pieds, beaucoup trop grands. La

petite fille s'est engagée sans moi dans l'allée menant à la maison, elle la remonte comme s'il s'agissait d'une procession. Elle m'a laissée derrière ou peut-être est-ce moi qui l'ai laissée partir. Seules. Plus aucune goutte rose ne roule de son sac à dos. Il rapetisse, devient un minuscule point rose à mes yeux tandis que la fillette atteint le perron. Moi, déconstruite sur une ligne de trottoir, je ne vois plus rien. Un nouveau brouillard opaque s'élève dans ma tête. À peine quelques traces de passé. J'entends la porte claquer derrière la petite fille, disparue.

Sciée en deux, je sais alors, je réapprends. Elle est partie se faire garder chez sa vieille tante. Ses parents l'ont assourdie par leurs cris, les éclats de leurs voix et de leurs corps discordants. Elle a une fois de plus refait ce trajet seule, mais pas tout à fait, sa maison, ses images sur son dos.



La nuit passée, coincée quelque part au creux d'une saison, entre deux lunes, entre deux peaux, *mêmes*, j'ai rêvé en rose.